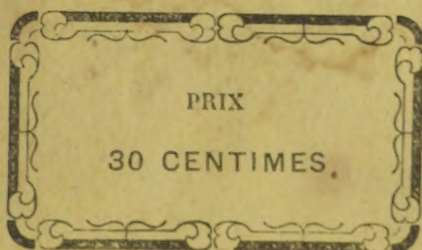
LE RÉVÉREND PÈRE

LACORDAIRE

SA VIE

SA MORT — SES FUNÉRAILLES

SON PORTRAIT



PARIS
TOLRA et HATON, rue Bonaparte, 68

TOULOUSE
Aumônerie de l'Hôpital militaire

1862

LE RÉVÉREND PÈRE

LACORDAIRE

SA VIE

SA MORT — SES FUNÉRAILLES

SON PORTRAIT



PARIS
TOLRA et HATON, rue Bonaparte, 68

TOULOUSE
Aumônerie de l'Hôpital militaire

1862



LE RÉVÉREND PÈRE

LACORDAIRE

SA VIE

SA MORT — SES FUNÉRAILLES

La chaire chrétienne vient de perdre l'un de ses plus grands orateurs, la France une de ses gloires, et l'ordre de Saint-Dominique, celui qui l'avait rappelé au milieu de nous.

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire naquit le 12 mai 1802, dans la Bourgogne, patrie de saint Bernard et de Bossuet, au village de Recey-sur-Ource, arrondissement de Châtillon-sur-Seine ; *on ne saurait croire*, écrivait-il plus tard, *combien je suis content de n'être pas né dans une ville* Son père était un médecin distingué, dont les pauvres surtout ont gardé le souvenir.

A l'âge de quatre ans il fut emmené à Dijon par sa mère devenue veuve. Il semble que dès ses plus tendres années, il eût comme une sorte de pressentiment enfantin de sa destinée d'orateur chrétien. On se souvient de l'avoir vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdaloue, imitant, à une fenêtre qui lui servait de tribune, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait entendus prêcher.

Il entra au Collége de Dijon en 1812; ses succès d'abord médiocres, devinrent éclatants en rhétorique, où il remporta les premières couronnes.

Né avec le XIX[e] siècle, la première jeunesse d'Henri Lacordaire s'intéressa vivement aux gloires et aux humiliations de Napoléon I[er]. En 1814 et en 1815, son imagination patriotique prit parti pour le grand

Vaincu. Plus d'une fois les récréations du Collége furent employées à plaider la cause de l'Empire défaillant, contre ses condisciples, défenseurs imberbes de l'antique royauté. Les deux partis, pour disputer la victoire, s'attelaient avec fureur aux extrémités opposées d'une longue corde qui, usée par leurs héroïques efforts, se rompait souvent tout-à-coup, et précipitait à terre en sens divers les deux opinions politiques, souillées ou meurtries.

Un jour il fut condamné au pain sec pour une faute d'indiscipline, conjointement avec un de ses camarades, aujourd'hui respectable magistrat. On arrive au réfectoire; le dernier des condamnés se résigne humblement à s'aller planter contre le mur pour subir sa peine. Quand au moine futur, il se tourne vers le censeur et lui dit : « Je n'irai là que traîné par quatre gendarmes. — Eh bien, vous

irez au cachot, reprit le censeur. — A la bonne heure, répliqua l'écolier ; voilà qui est à ma taille, et traversant fièrement le réfectoire il gagne la prison. »

Du Collége, Henri Lacordaire passa directement à l'Ecole de Droit de Dijon en 1819. Pendant les années de son cours, il s'occupa avec un égal succès de jurisprudence, d'histoire, de philosophie et de littérature. La plupart des étudiants avec lesquels il se lia, occupent aujourd'hui les plus hautes positions. Il s'était formé entr'eux une société d'étude dans laquelle il conquit bientôt le sceptre de l'éloquence ; on admirait en lui cette parole nette, harmonieuse, élevée, qui déjà laissait entrevoir le grand orateur.

Mais toutes ces palmes étaient chèrement achetées. Quelques années de séjour au Lycée avaient étouffé, dans son âme naïve, les germes de

foi que sa pieuse mère y avait déposés. Un républicanisme ardent, un vague système de déisme, cette religion commode de ceux qui n'en ont point, avaient remplacé chez lui les belles et consolantes convictions de la foi.

Voici comment il attestait lui-même, plus tard, les tristes ravages opérés dans son âme par l'enseignement universitaire.

« J'avais vieilli neuf ans dans l'incrédulité, lorsque j'entendis la voix de Dieu qui me rappelait à lui. J'avais respiré le scepticisme avec l'air dans l'Université. J'indique la source de mes doutes, quoique j'aie résolu de ne laisser tomber de ma plume aucune parole blessante, parce que, privé de bonne heure d'un père chrétien et élevé par une mère chrétienne, je dois à la mémoire de l'un et à l'amour de l'autre de déclarer toujours que je reçus d'eux la religion avec

la vie, et que je la perdis chez des étrangers imposés à eux et à moi. » (*)

Après avoir pris sa licence, il voulut visiter les beaux lacs et les vertes montagnes de la Suisse ; puis il s'achemina vers Paris en 1821. M. Riambourg, alors président de chambre à Dijon, lui avait donné, pour M. Guillemin, avocat à la Cour de Cassation, une lettre dans laquelle il priait ce dernier d'accepter le jeune stagiaire pour collaborateur. Cette missive, après avoir énuméré les brillantes qualités du protégé, finissait par ces mots : « *Il ne s'agit plus que de lui donner une bonne direction.* » « Si je comprends bien cette dernière phrase, dit M. Guillemin, il s'agit, ce me semble, de vous indiquer un bon *directeur,* un bon confesseur. » Tout-à-coup la figure d'Henri se colore d'une vive surprise. Un confes-

(*) Voir ses Considérations sur le système de Lamennais.

seur, à moi, répondit-il ! Oh ! non, je ne vais pas à confesse, et la raison en est que je ne crois pas. » M. Guillemin ne le pressa pas davantage et se dit à lui-même : « la lumière lui viendra plus tard. »

« Je ne lui parlai plus de religion, ajoute-t-il, mais je remarquais qu'il me provoquait souvent le premier à la discussion théologique. Il avait une admirable manière d'argumenter, s'oubliant tout-à-fait lui-même pour chercher la vérité seule, parce que la pureté de sa vie ne lui donnait aucun intérêt contraire. Souvent il gardait le silence sur les réponses faites à ses objections, et sans y acquiescer d'abord, il en emportait le souvenir pour les méditer dans la droiture de ses intentions. »

Pendant deux années d'études chez cet avocat chrétien, Lacordaire habitait une chambrette qu'il mesurait en *six petits pas*. Sa gloire se

réduisit à plaider quelques modestes causes criminelles et à écrire de petits mémoires sur des questions de Droit Civil. Encore s'exposait-il à être réprimandé par le conseil de discipline, en plaidant ainsi avant l'âge requis.

« Si j'étais cité au conseil de dis-
» cipline, écrivait-il, ce serait une
» occasion de faire un beau discours,
» et voilà tout. Un jeune avocat qui,
» après avoir plaidé avec talent, se
» verrait condamné par le conseil
» de discipline, pourrait se faire
» honneur de sa condamnation. »

Ces heureux débuts furent accueillis par la faveur publique, et il s'entendit dire par Berryer cette parole prophétique : « Jeune homme, vous vous placerez au premier rang dans le barreau français. » Ce n'était pas dans le barreau qu'il devait conquérir cette place. Dans les desseins de la Providence, une mission plus péril-

leuse et plus éclatante lui était réservée.

Malgré ces brillantes espérances, un indicible malaise tourmentait cette jeune âme. « Je me trouve, disait-il, faible et solitaire au milieu de huit cent mille hommes. » Une tristesse intérieure et progressive, et la grandeur de la pensée chrétienne, remuait en silence le fond de ce cœur que rien du monde ne pouvait remplir. « Ma pensée est plus vieille qu'on ne croit, et je sens ses rides à travers les fleurs dont mon imagination la couvre. Je suis rassasié de tout, sans avoir rien connu... On me parle de gloire, j'ai pitié de la gloire, et ne conçois pas comment on peut courir après cette petite sotte. »

Ces boutades de mélancolie annonçaient le jour des choses divines. Il se lia bientôt avec M. l'abbé Gerbet, aujourd'hui évêque de Perpi-

gnan, l'une des illustrations des lettres catholiques. Dans la société d'un tel homme, la pensée religieuse d'Henri fit du chemin.

Au commencement de 1824, il écrivait à un ami : « Croiras-tu que je deviens chrétien tous les jours? Chose singulière, j'en suis à croire, et pourtant je n'ai jamais été plus philosophe. Un peu de philosophie éloigne de la religion. Beaucoup de philosophie y ramène ; c'est une grande vérité ! »

Cette large intelligence mesurait de bonne heure le néant des choses terrestres. « Chaque jour, écrivait-il, j'éprouve que tout est vain ; je ne veux pas laisser mon cœur dans ce tas de boue. » Pour une âme si ardente, il n'y avait qu'un pas de ces sentiments à la foi, de la foi au sacerdoce, du sacerdoce à la bure monastique. « Je suis arrivé aux croyances catholiques, disait-il, par

mes croyances sociales ; et aujourd'hui, rien ne me paraît mieux démontré que la divinité de la religion chrétienne... J'ai cherché la vérité avec bonne foi ; c'est le seul moyen de la découvrir. Dans mon retour, je ne cède point à l'amitié, mais seulement à mes propres réflexions. On doute encore de ma sincérité, tant la candeur est chose rare parmi les hommes. »

Un jour, le jeune avocat entra dans le cabinet de M. Guillemin, et il lui dit d'un ton ému : « Je vais vous quitter. — Et pourquoi donc ? nous sommes si bien ensemble ! — Il y a six mois que je lutte ; aujourd'hui je crois avec une telle conviction qu'il n'y a pas de milieu pour moi ; il faut que je me donne à Dieu tout entier, il faut que je sois prêtre. » Les résistances de sa famille, les railleries de quelques collègues, la perspective d'un si riant avenir, rien ne put arrêter ce généreux élan.

Le 11 mai 1824, il écrivait à un ami : « Il faut bien peu de paroles pour
» dire ce que j'ai à dire, et cepen-
» dant mon cœur a besoin d'être long.
» J'abandonne le barreau ; nous ne
» nous y rencontrerons jamais. Nos
» rêves de cinq ans ne s'accompli-
» ront pas. J'entre demain matin au
» séminaire de Saint-Sulpice. Hier,
» les chimères du monde remplis-
» saient encore mon âme, quoique
» la religion y fût déjà présente : la
» renommée était encore mon avenir.
» Aujourd'hui je place mes espéran-
» ces plus haut, et je ne demande
» ici-bas que l'obscurité et la paix.
» Je suis bien changé, et je t'assure
» que je ne sais pas comment cela
» s'est fait. Quand j'examine le tra-
» vail de ma pensée depuis cinq ans,
» le point d'où je suis parti, les de-
» grés que mon intelligence a parcou-
» rus, le résultat définitif de cette
» marche lente et hérissée d'obsta-

» cles, je suis étonné moi-même et
» j'éprouve un mouvement d'ado-
» ration vers Dieu. Un moment su-
» blime, c'est celui où le dernier
» trait de lumière pénètre dans l'âme
» et rattache à un centre commun
» les vérités qui y sont éparses. Il
» y a toujours une telle distance
» entre le moment qui suit et le
» moment qui précède celui-là,
» entre ce qu'on était auparavant
» et ce qu'on est après, qu'on a in-
» venté le mot *grâce* pour expliquer
» ce coup magique, cette lumière
» d'en haut. Il me semble voir un
» homme qui s'avance au hasard, le
» bandeau sur les yeux : on le des-
» serre peu à peu, il entrevoit le
» jour, et, à l'instant où le mouchoir
» tombe, il se trouve en face du
» soleil. »

Le lendemain, premier jour de sa vingt-troisième année, Lacordaire devenait séminariste.

Madame Lacordaire, mère vraiment chrétienne, lutta un instant par un effet de prudence, mais elle céda bientôt à la visible vocation de son fils.

L'évêque de Dijon autorisa facilement le nouveau converti à se donner au diocèse de Paris ; plus tard il conçut du regret de cette condescendance, et comme on lui reprochait d'avoir ainsi perdu un sujet distingué, il répondait : « Que voulez-vous ? il m'avait écrit une lettre si simple, à laquelle il ne manquait que des fautes d'orthographe : je l'avais pris pour le plus grand nigaud de mon diocèse. »

Le séminariste redevint enfant : il reprit sa gaîté insouciante, son fou rire d'autrefois ; mais, s'il se retrouva jeune par le caractère et par l'innocence de son cœur, il resta homme par la pensée.

Il entretenait déjà des relations

avec les hommes marquants de cette époque. Il vit l'abbé de Lamennais ; mais il se tenait sur la réserve à l'égard de ce dernier : « Je n'aime, disait-il, ni son système que je crois faux, ni ses opinions politiques que je trouve exagérées. Je suis déterminé à n'entrer dans aucune coterie, quelque illustre qu'elle puisse être. Je ne veux appartenir qu'à l'Église. »

Il se disposait aux saints ordres par la prière et l'étude. Quand ses amis lui faisaient part de leur mariage, il leur répondait avec une religieuse et suave gaité : « J'espère bien me marier aussi : j'ai une fiancée belle, chaste, immortelle ; et notre mariage, célébré sur la terre, se consommera dans les cieux. »

Suivant l'usage des séminaires, il eut à prêcher un discours d'essai au réfectoire, pendant le repas de la communauté. Il racontait ainsi ce début avec ce mélange de sérieux et

de plaisant qui lui demeura toujours : « J'ai prêché devant cent trente personnes qui mangeaient. J'ai fait entendre ma voix à travers le bruit des assiettes, des cuillers et de tout le service. Je ne connais pas de position plus défavorable à un orateur. Cicéron n'eut pas prononcé ses Catilinaires dans un dîner de sénateurs, à moins qu'il ne leur eût fait tomber la fourchette des mains dès la première phrase. »

Lacordaire fut ordonné prêtre le 22 septembre 1827. Dès ce moment il se regarda comme voué au bien de l'humanité. « Mon ambition, disait-il, c'est de faire connaître Jésus-Christ. La gloire est la plus grande des choses d'ici-bas ; cela prouve combien les choses d'ici-bas sont petites. »

Monseigneur de Quélen nomma le nouvel ordonné aumônier de la Visitation ; sa mère vint l'y joindre. Il employa les loisirs de ce ministère à

l'étude de Platon et surtout des Saints Pères. « La force est aux sources, disait-il, je veux y aller voir. » Il prêcha le jour de Noël au Collége Stanislas son premier sermon qui fut très remarqué ; c'est, dit-on, le seul qu'il ait écrit avant de le prononcer.

En 1828, il fut nommé aumônier adjoint du Collége Henri IV. Il y fit du bien aux enfants, qu'il aima toujours beaucoup et qui, à leur tour, écoutaient avec bonheur ses exhortations. Mais son ardeur apostolique ne pouvait se contenter de ces faciles travaux. Il conçut le dessein de partir pour l'Amérique comme missionnaire : l'évêque de New-York lui offrait même les fonctions de vicaire-général ; mais la révolution de 1830 vint arrêter l'exécution de ce projet.

Lacordaire avait connu l'évêque de New-York en Bretagne, chez M. de Lamennais, avec qui, à cette époque, il commençait de se lier.

Le jeune prêtre fut séduit par la renommée si brillante du fougueux écrivain breton. « C'est, disait-il, un Druide ressuscité ; il chante la liberté avec une voix un peu sauvage, mais ce mot est éloquent dans toutes les langues. » Dès ce moment il devint l'un des plus brillants collaborateurs de l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, et ensemble ils fondèrent l'*Avenir*, le 15 octobre 1830, avec le concours de MM. Gerbet et de Montalembert, donnant au nouveau journal cette significative devise : *Dieu et la Liberté*.

Ce fut l'abbé Lacordaire qui écrivit les articles les plus périlleux de cette aventureuse feuille. Ses intentions y furent toujours aussi pures que sa polémique y parut ardente ; il voulait rendre à la religion son antique popularité ; il s'y indigna noblement contre les vils briseurs de croix, contre les misérables destru -

teurs de l'archevêché de Paris ; il y prit généreusement la défense des évêques, contre qui se déchaînait le plus violemment la fureur révolutionnaire. Plusieurs fois le journal fut saisi et déféré au jury. Lacordaire, que son nouveau caractère n'avait pas dépouillé de ses prérogatives d'avocat, se défendit lui-même avec une franchise et une éloquence qui augmentèrent sa réputation.

Une nouvelle épreuve attendait les rédacteurs de l'*Avenir*. Voulant arriver plus vite à la conquête de la *liberté d'enseignement*, qui n'était encore écrite qu'en principe dans notre Code politique, M. de Montalembert et Lacordaire se firent maîtres d'école et réunirent quelques petits enfants. La police les dispersa. Ce fut pour les deux jeunes athlètes de la liberté religieuse, l'occasion de faire entendre devant la Chambre des Pairs les accents les plus mâles et les

plus généreux en faveur du catholicisme.

Mais l'*Avenir* alla bientôt se heurter contre un écueil beaucoup plus redoutable. M. de Lamennais, son principal rédacteur, commençait d'inspirer les plus sérieuses inquiétudes à l'épiscopat, vigilant gardien du dépôt sacré de la doctrine. Rome gardait encore un majestueux silence. Lacordaire et ses amis suspendirent l'*Avenir* et partirent pour la ville éternelle, afin de rendre le Saint-Siége juge de leur orthodoxie ; ils rencontrèrent auprès du Souverain Pontife, une haute réserve dont le futur dominicain fut le premier à comprendre le respectable sens, et appréciant comme il convenait cette noble attitude du juge suprême de la foi, pressentant même déjà la révolte et la décadence de l'orgueilleux breton. il s'empressa de quitter Rome, quatre mois avant ses compagnons de

voyage, et renonça désormais à toute collaboration dans une feuille implicitement condamnée.

Peu de temps après fut lancée la célèbre encyclique de Grégoire XVI. Les journalistes condamnés se décidèrent immédiatement à se soumettre sans réserve, et leur première démarche fut de publier leur rétractation et leur adhésion pure et simple à l'acte éclatant du Vicaire de Jésus-Christ. La condamnation pontificale tombait plus lourdement sur la tête éminente de Lamennais : il se soumit avec un langage qui put faire prévoir la ruine épouvantable de cet esprit trop présomptueux. Lacordaire l'accompagna dans sa terre de la Chesnaie, espérant encore pouvoir épargner une grande douleur à l'Église, et là il épuisa, pour le sauver, toutes les industries que put lui inspirer son dévouement de disciple et son zèle de prêtre pieux.

Après deux mois d'inutiles efforts, le cœur gros d'amertume et versant des larmes sur cette infidélité, il se sépara de son malheureux ami pour ne jamais plus le revoir.

L'abbé Lacordaire songea alors à reprendre sa vie d'études, et, d'accord avec Mgr de Quélen, il rentra dans son modeste poste d'aumônier de la Visitation. Il occupait ses loisirs à l'étude de Platon et surtout de saint Augustin, qu'il regardait avec raison *comme celui de tous les Pères qui renferme le plus de choses profondes sur la religion.*

Mais l'abbé Lacordaire était déjà trop connu, trop apprécié pour demeurer longtemps dans l'ombre. Le directeur du collége Stanislas désira qu'il vînt prêcher dans sa chapelle, dont l'étroite enceinte ne suffit bientôt plus à renfermer tous les hommes éminents qui s'y pressaient pour entendre l'orateur nouveau.

L'abbé Lacordaire aimait dès-lors la jeunesse. Il écrivait à l'époque de cette station ; « Mon genre d'esprit est peu sympathique avec une assemblée ordinaire de fidèles..... La jeunesse est plus mon fait. Toutes les fois que j'ai eu à lui parler dans nos chapelles de collége, j'y ai produit quelque bien. »

L'Université s'émut du succès et des tendances du jeune orateur, et les conférences de *Stanislas* durent cesser.

Le diocèse de Paris avait alors pour premier pasteur Mgr de Quélen, prélat doux et libéral, malgré sa vive affection au passé : il avait toujours encouragé et soutenu l'abbé Lacordaire, et entrevoyant dès-lors les immenses services que sa parole ardente et inspirée pouvait rendre à la religion, il n'hésita pas, l'année suivante, à le faire monter dans la chaire de Notre-Dame.

Les deux stations de 1835 et 1836 ne furent qu'un long triomphe ; la vive et brillante parole de l'orateur remua les intelligences ; la nouveauté, la hardiesse même de ses aperçus sur les fondements de la foi catholique, en soulevant des contradictions, suscitèrent aussi des admirateurs passionnés ; les flots d'une jeunesse de plus en plus avide de recueillir ces enseignements, se pressèrent autour de la chaire, et l'antique métropole, qui, depuis 1830, était vide et délaissée, retrouva l'éclat évanoui de ses solennités.

Mais ce n'était pas la gloire que recherchait le brillant orateur. Voici en quels termes il le déclarait à son auditoire : « Si vous êtes venus ici, messieurs, chercher ces vains jeux de la parole, vous vous êtes trompés. Ah ! périsse l'éloquence du temps, je ne demande au ciel que l'éloquence de l'éternité ; je ne lui demande que

la vérité et la charité de Jésus-Christ; et si le succès de la grâce accompagne ce discours, il prouvera qu'aujourd'hui, comme autrefois, Dieu se sert de ce qui est petit pour confondre ce qui est fort. » Ces paroles, prononcées au début de sa carrière oratoire, étaient une réponse anticipée à beaucoup de critiques et de doutes malveillants, émis plus tard, sur le bien spirituel que pouvait produire une prédication qui s'écartait d'une manière si nette et si hardie des anciennes traditions de la chaire.

Henri Lacordaire, comme on l'a déjà vu, était doué d'une grande générosité d'âme : il ne fit jamais un sacrifice à demi. Non content de s'être séparé de l'abbé Lamennais, il voulut s'en séparer hautement, et devant le public, et devant l'Église; et quand l'orgueilleux breton eut publié les *Paroles d'un Croyant*, son ancien disciple publia un écrit intitulé : *Con-*

sidérations sur le système philosophique de l'abbé de Lamennais. C'était, avec un désaveu de ses anciennes opinions, une éclatante satisfaction donnée aux évêques et aux catholiques de France.

La gloire, qu'il méprisait, n'enchaîna point l'abbé Lacordaire aux lieux témoins de ses triomphes. Sentant lui-même, mieux que personne, ce qui manquait encore à son éducation théologique, il résolut d'en aller chercher le complément dans une solitude plus complète et au sein de cette ville de Rome où bat le cœur de l'Église catholique.

Mais ce n'était pas uniquement l'amour de l'étude qui guidait ses pas vers la ville éternelle. Dans son premier séjour en Italie, Lacordaire avait retrouvé et vu de près à Rome, ces ordres religieux si injustement et si déplorablement balayés de notre sol par l'intolérance et la convoitise

de l'impiété triomphante. Il avait compris la beauté et la grandeur de leur rôle, et les services qu'ils pouvaient être appelés à rendre de nouveau dans notre pays. D'ailleurs, une fois que son talent lui semblait avoir trouvé sa véritable voie, la prédication, il ne voulait pas qu'elle fût seulement un ornement de sa vie, mais un devoir et une mission.

Durant une partie des années 1836 et 1837, il laissa mûrir son idée à Rome. Une fois il se fit entendre dans la chaire de *Saint-Louis-des-Français*, mais refusa de s'attacher à cette église par des fonctions fixes qui lui furent offertes. Enfin, après une station qu'il vint prêcher à Metz, et la publication d'une *Lettre sur le Saint-Siége*, où il exhalait son brûlant enthousiasme pour Rome et pour l'auguste mission de la Papauté, il entrait comme un simple novice dans un couvent de Dominicains.

Que de sacrifices dans cette démarche ! Dans les conditions où l'abbé Lacordaire l'accomplissait, c'était renoncer à la fois à son indépendance, à sa famille, à ses amis, à la France même, où l'habit qu'il devait porter désormais était sévèrement proscrit. Nous l'avons dit déjà, cette âme généreuse ne faisait rien à demi.

L'étude des grandeurs de la ville éternelle lui inspirait, à cette époque, les lignes suivantes sur la Papauté :

« Ce vicaire de Dieu, ce pontife suprême de l'Église catholique, ce père des rois et des peuples, il vit, il élève entre les hommes son front chargé d'une triple couronne et du poids sacré de dix-huit siècles ; les ambassadeurs des nations sont à sa cour ; il envoie ses ministres à toute créature et jusques en des lieux qui n'ont pas encore de nom. Quand, des fenêtres de son palais, il laisse errer ses regards, sa vue découvre l'hori-

zon le plus illustre qui soit au monde : la terre foulée par les Romains, la ville qu'ils avaient bâtie des dépouilles de l'univers, le centre des choses sous leurs deux formes principales, la matière et l'esprit ; où tous les peuples sont passés, où toutes les gloires sont venues, où toutes les imaginations cultivées ont fait, au moins de loin, un pèlerinage ; le tombeau des martyrs et des apôtres, le concile de tous les souvenirs, Rome !... » (*)

Quel tableau grandiose et vrai il nous fait de la campagne romaine :

« Entre ces quatre horizons dont aucun ne ressemble à l'autre et qui luttent de grandeur et de beauté, s'épanouit, comme un large nid d'aigle, la campagne romaine, reste éteint de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre

(*) Voir la Lettre sur le Saint-Siége.

où les ruisseaux rares creusent le sol et s'y cachent avec leurs saules, où les arbres qui se dressent çà et là sont sans mouvement comme les ruines que l'œil découvre partout, tombeaux, temples, aqueducs, débris majestueux de la nature et du peuple romain, au milieu desquels la Rome chrétienne élève ses saintes images et ses dômes tranquilles. Que le soleil se lève ou qu'il se couche, que l'hiver ou l'été passe là, que les nuages traversent l'espace ou que l'air y prenne une transparence, selon les saisons et les heures, tout change, tout s'anime, tout pâlit ; une nouveauté sans fin sort de ce fonds immobile, semblable à la religion dont l'antiquité s'allie à la jeunesse, et qui emprunte au temps je ne sais quel charme dont elle couvre son éternité. La religion est le caractère de cette incroyable nature : les montagnes, les champs, la mer, les ruines, l'air, la terre elle-même,

mélange de la cendre des hommes avec la cendre des volcans, tout y est profond, et celui qui, se promenant le long des voies romaines, n'a jamais senti descendre dans son cœur la pensée de l'infini communiquant avec l'homme, ah! celui-là est à plaindre, et Dieu seul est assez grand pour lui donner jamais une idée et une larme. »

L'année même de son noviciat, le jeune disciple de saint Dominique publia son *Mémoire pour le rétablissement, en France, de l'Ordre des Frères Prêcheurs*. Cet ouvrage est une éloquente apologie des ordres religieux. Le brillant écrivain réfute, par la logique et par l'histoire, les préjugés, les calomnies qu'éleva le génie de l'erreur; il réclame pour tous au soleil de la patrie *la liberté, qui n'est que la justice*, et, comparant les monastères à ces antiques forêts qui jettent des pousses plus

vigoureuses à mesure qu'elles sont dévastées, il s'écrie : « Les chênes et les moines sont éternels. »

Ce *mémoire* était comme le précurseur d'un ouvrage plus important encore : la *Vie de saint Dominique*. Écrit sur le mont Aventin, dans le couvent de Sainte-Sabine, en présence des plus glorieux souvenirs de l'ordre des Frères Prêcheurs, ce livre, né à l'ombre du cloître, en exhale les plus suaves parfums. Depuis plusieurs siècles, l'histoire n'est plus, comme l'a si bien dit M de Maistre, qu'une immense conspiration contre la vérité. L'ouvrage de l'abbé Lacordaire a toute la portée d'une grande réhabilitation historique : il replace cette belle figure de saint Dominique au sein de cette auréole merveilleuse de mansuétude et de dévouement que de mensongères déclamations étaient parvenues à lui ravir.

Le dimanche des Rameaux, 12 avril

1840, Henri Lacordaire fit ses vœux de religion à la Quercia, près Viterbe. Il avait demandé que ce jour-là le saint sacrifice fût offert pour lui devant les reliques de saint Thomas-d'Aquin, conservées dans l'insigne basilique de Saint-Sernin à Toulouse. Ce fut M. l'abbé Dubreuil, aujourd'hui évêque de Vannes, qui lui rendit ce pieux service.

Un an après, il revenait en France, et trouvant dans Mgr Affre, successeur de Mgr de Quélen, la même bienveillance que ce dernier lui avait toujours témoignée, il remonta dans la chaire de *Notre-Dame*. Il y parut pour la première fois, en habit de religieux, le 14 février 1841, au milieu de la joie des catholiques et de l'anxiété de ses amis qui ne savaient quel accueil des préjugés, qui ont beaucoup perdu de leur force depuis vingt ans, allaient faire à un *moine*. Leurs craintes furent vaines,

et l'orateur se concilia tous les cœurs par un admirable discours sur la *vocation de la nation française.*

Deux jeunes français avaient seuls, d'abord, prononcé leurs vœux de religion avec le P. Lacordaire ; mais une petite colonie de douze autres jeunes gens l'attendait à Rome, avant d'entrer dans leur noviciat. Il y retourna pour les voir et les encourager ; c'était la semence féconde qui devait faire renaître l'ordre de saint Dominique, aujourd'hui florissant dans notre patrie.

Depuis cette époque la vie mieux connue du P. Lacordaire est une succession non interrompue de travaux destinés à évangéliser nos grandes cités et à faire refleurir en France l'ordre dans lequel il venait d'entrer.

Dès 1842, il prêche le carême à Bordeaux et y provoque dans tous les rangs de la population un enthousiasme dont la mémoire n'a point encore péri.

Dans l'hiver de 1843, il porte la grâce de sa parole à Nancy avec son succès habituel, et y jette les premiers fondements de sa communauté renaissante. Cette même année, répondant à l'appel de Mgr Affre, de glorieuse mémoire, il reprend à Notre-Dame le cours de ses conférences pour les continuer presque sans interruption jusqu'en 1851.

Personne, en France, n'ignore ce qu'étaient ces célèbres *conférences*. De la part de l'orateur, c'était une démonstration neuve, hardie, éloquente de la doctrine catholique, de ses effets sur l'âme et sur la société. Des millions de lecteurs ont dévoré ces improvisations reproduites par la presse quotidienne et publiées ensuite en corps d'ouvrage; mais ils n'ont pu connaître et ne connaîtront jamais tout ce qu'ajoutaient à ces paroles, la voix émue, le geste dominateur, le regard inspiré de l'orateur, et

même le frémissement sympathique de l'auditoire, tenu sous le charme, fasciné et bruyant même, quand la respiration, suspendue par la vivacité de l'attention, revenait à la fois à ces deux mille personnes. C'est surtout de lui qu'on peut dire, qu'il ne suffisait pas de le lire, mais qu'il fallait l'entendre, et surtout le voir.

Ce serait une grave erreur de croire que la brillante parole du P. Lacordaire ne fût qu'une belle fête oratoire, et qu'elle restât stérile en fruits spirituels. Il ne faut d'autre preuves de sa fécondité que la composition même de l'auditoire qui se pressait autour de sa chaire sans être rebuté par de longues heures d'attente. A côté des hommes les plus éminents et les plus graves, il y avait un grand nombre de jeunes gens, des étudiants de toutes les écoles de Paris ; à côté des plus fervents chrétiens, des incrédules, des

hommes étrangers depuis longtemps à toute pratique et à toute conviction religieuses. Qui pourrait dire combien de ces hommes venus pour admirer, s'en retournaient emportant dans leur cœur une émotion salutaire qui devenait le principe de leur conversion? Les *conférences* du P. Lacordaire étaient certainement une préparation à la *retraite* que le P. de Ravignan venait prêcher dans les derniers jours de carême; les deux apôtres, chacun à sa manière, gagnaient des âmes et préparaient le touchant spectacle qu'offrait la nef de Notre-Dame le jour de Pâques, lorsque trois à quatre mille hommes de tout âge, de tout rang, venaient ensemble s'agenouiller à la sainte Table pour s'y nourrir du corps de Jésus-Christ. On assure que le P. Lacordaire avait caractérisé, avec autant de modestie que de justesse, ses mérites et ceux de l'éminent jésuite par cette parole :

« Je fais venir les gens à l'église, le P. de Ravignan sait les y retenir. »

Il ne faudrait pas croire que les *conférences* fussent le seul travail de l'éloquent disciple de saint Dominique. Dans l'intervalle des stations, il prêchait de nombreux sermons de charité, et plusieurs villes de province, notamment Bordeaux, Nancy, Grenoble, Lyon partagèrent avec la capitale la faveur si enviée de l'entendre.

Qu'on nous permette ici de déposer un instant la gravité de l'histoire, pour raconter une petite anecdote où se peint la finesse d'esprit de notre apologiste chrétien.

Il voyageait un jour dans une voiture publique, en société d'un jeune étourdi, qui voulut se mêler de faire le bel esprit aux dépens des dogmes chrétiens. Il trouvait bon de narguer ainsi le prêtre, qu'il était loin de prendre pour le conférencier de

Notre-Dame de Paris. — Quant à moi, disait-il, en rabachant une objection précieuse aux sots de tous les temps, je ne crois que ce que je comprends, et n'ajouterai jamais foi aux mystères que la religion me propose. — Le Père, qui avait jusque-là dédaigné un lutteur de si petite taille, se souvint de la voracité avec laquelle son libre penseur avait absorbé une omelette dans un hôtel du précédent relai. — Voudriez-vous me dire, mon ami, reprit-il, ce que l'on emploie pour faire une omelette ? — Mais, répondit le commis-voyageur, c'est bien facile : du beurre et des œufs. — Et comment se fait-il, poursuivit le dominicain, que le même feu, en liquéfiant le beurre, durcisse au contraire les œufs ?... — Le philosophe de vingt ans pris au piège jeta son bonnet sur le problème. — Vous ne me comprenez pas, continua son impitoyable adversaire, et pourtant vous

nous avez montré tout-à-l'heure que vous avez grande foi aux omelettes. — On devine de quel côté se rangèrent les rieurs.

La révolution soudaine de 1848 trouva le P. Lacordaire dans tout l'éclat de sa force et de sa popularité. Nommé représentant du peuple par le département des Bouches-du-Rhône, il parut avec son froc de religieux au sein de l'assemblée Constituante ; mais bientôt en voyant la vivacité des passions ennemies, il comprit qu'une arène si agitée n'était pas la place d'un religieux, et il s'empressa de résigner son mandat.

Avec ses travaux oratoires, le P. Lacordaire menait de front ceux qu'il s'imposait pour la propagation de son ordre. Il établit successivement plusieurs couvents, donnant à ses frères l'exemple des plus austères vertus religieuses, et d'une fidélité à la règle qu'aucun d'eux ne pouvait surpasser.

On ne sait qu'admirer le plus en cet homme, de sa piété ou de son génie. Il fut un des fils les plus fervents de saint Dominique, son patron et son modèle; malgré ses nombreux travaux, sa correspondance multipliée et le mouvement continuel que faisait autour de lui la foule de ses disciples, de ses amis ou de ses admirateurs, souvent peu discrets, il savait se réserver tous les matins trois grandes heures qui n'appartenaient qu'à Dieu seul. Ce temps était consacré à l'oraison et à la célébration des saints mystères, toujours précédés et suivis d'une préparation et d'une action de grâces auxquelles les circonstances les plus solennelles ne le firent jamais manquer. Ceux dont l'indiscrétion pieuse surprit le secret de sa modestie, peuvent dire s'il ignora les austérités de la pénitence, et s'il pratiqua généreusement la parole du grand apôtre :

Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé.

Au mois de juillet 1852, il vint à Toulouse apporter à saint Thomas-d'Aquin l'hommage éclatant de sa parole dans la célèbre basilique de Saint-Saturnin; et bientôt il venait lui-même s'établir, en y fondant un couvent, dans la ville qui avait été le berceau de son ordre.

Ce séjour parmi nous valut, en 1854, à la Métropole de Toulouse, l'honneur de le voir monter dans sa chaire. Chacun de nous espérait, et lui-même avait donné à entendre que cette station, dans laquelle on lui prodigua tant de sympathies, était le commencement d'une nouvelle série de *conférences* destinées à être pour la morale catholique, ce que les *conférences* de Notre-Dame avaient été pour le dogme. La Provi-

dence en avait disposé autrement : l'année suivante, l'éloquent religieux avait quitté la savante et religieuse capitale du Midi, il était à Sorèze, dans l'antique abbaye des Bénédictins devenue dans notre siècle une école célèbre.

Avec sa haute raison, le P. Lacordaire sentait que pour conquérir à Dieu les générations à venir il fallait les prendre au berceau, et, jaloux pour son ordre de cette gloire qu'il n'avait jamais eue, il venait de fonder à Oullins, près de Lyon, le Tiers-Ordre enseignant de saint Dominique, dont les supérieurs de Rome lui confièrent le gouvernement.

Dévoué, actif, rempli d'abnégation, il ne voulut pas laisser à d'autres, sans les partager, les labeurs de ce nouvel apostolat, et il vint remplir dans l'école régénérée par sa présence, les modestes et utiles fonctions d'un directeur de collége.

A la distribution des prix de 1856, il terminait un discours par cette touchante péroraison : « M. de Chateaubriand, courbé sous le poids de la gloire et des années, se retrouvait un jour aux bords solitaires du Lido, à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, l'air, le rivage des îles et l'horizon de l'Italie, tout se présentait aux regards du poète comme il l'avait autrefois admiré. C'était bien là Venise avec ses coupoles sortant des eaux ; c'était le lion de Saint-Marc avec sa fameuse inscription : *Paix à toi, Marc, mon évangéliste !* C'étaient les mêmes splendeurs obscurcies dans la défaite et dans la servitude, mais empruntant aux ruines un charme qui n'avait point péri ; c'était enfin le même spectacle, les mêmes bruits, le même silence, l'orient et l'occident réunis en un point glorieux, au pied des Alpes illuminées de tous les souvenirs de Rome et de tous ceux de la

Grèce. Cependant le vieillard demeurait pensif et triste ; il ne pouvait croire que ce fut là Venise, cette Venise de sa jeunesse qui l'avait tant ému, et comprenant que c'était lui seul qui n'était plus le même, il livra aux brises de la mer qui le sollicitaient en vain, cette parole mélancolique : « Le vent qui souffle sur une tête » dépouillée ne vient d'aucun rivage » heureux ! »

» Pour moi, en me retrouvant en présence d'une scène qui fut ma première initiation à la vie publique, je n'éprouve point, malgré la différence des âges, un si cruel désenchantement. Il me semble que ma jeunesse revit dans celle qui m'entoure, et aux bruits de vos sympathies pour nos heureux triomphateurs, à la pensée des joies plus intimes et plus profondes qui vont sortir du cœur de tant de mères, je me dirai à moi-même, content et consolé : « Le vent qui souffle

sur une tête dépouillée vient quelquefois d'un rivage heureux ! »

Tout entier à sa nouvelle tâche, dont il s'acquittait avec un soin minutieux, il n'a plus reparu sur les grandes scènes, et sa parole n'a plus retenti avec l'éclat et la solennité d'autrefois, que lorsque l'Académie Française, lui décernant un honneur qu'elle n'avait jamais accordé à aucun religieux, lui donnait place dans son sein, par un choix qui l'illustrait plus elle-même, qu'il n'honorait celui qui en était l'objet.

Ce devait être le chant du cygne. Déjà il avait ressenti, avant ce voyage à Paris, de cruelles atteintes du mal qui devait l'emporter.

A l'époque de la translation solennelle des reliques de sainte Madeleine, la France avait pu comprendre que cette grande voix ne serait pas longtemps entendue. Les premières atteintes de sa maladie empêchèrent

l'illustre orateur de prononcer l'éloge de la pieuse amante du Sauveur : c'est ce qui nous valut ce dernier livre, où il semble avoir épanché tous les parfums de son âme. « Pour moi, dit-il en terminant, puissé-je écrire ici ma dernière ligne ; et comme Marie-Madeleine, l'avant-veille de la Passion, briser aux pieds de Jésus-Christ, le frêle, mais fidèle vase de mes pensées. »

Encore jeune, il sentait ses forces l'abandonner. Le feu des grandes émotions brûlait son sang dans ses veines. La lame avait usé le fourreau.

A son retour de l'Académie Française, une ovation d'enthousiasme l'accueillit à Sorèze. « Me voici, mes enfants, disait-il, désormais je ne vous quitterai plus, car je rentre comme Œdipe à Colonne, tenant d'une main un fragile laurier, de l'autre une branche de cyprès. » Son

amour pour la jeunesse ne s'est pas un instant démenti, il l'éleva en se faisant petit avec elle. En prenant pour la première fois possession de Sorèze, il avait dit, s'appliquant une parole célèbre : « Mes amis, il n'y a rien de changé à Sorèze ; il y a seulement un collégien de plus. » « J'ai beaucoup aimé la jeunesse, disait-il souvent, on me le pardonnera bien. » L'ancien aumônier du Lycée Henri IV, le conférencier de *Stanislas*, le promoteur de la première école libre, a voulu finir, comme l'illustre chancelier Gerson, exilé parmi les enfants. Sorèze, disait-il parfois avec l'accent de ce chagrin des choses et des hommes de son temps, dont on a parlé sur son cercueil, Sorèze sera le tombeau de ma vie, l'asile de ma mort, le plus doux séjour de l'une et de l'autre : « *Viventi sepulchrum, morienti hospitium, utrique beneficium.* »

Jusqu'au dernier instant son intelligence est demeurée vive et rayonnante. Sa défaillante voix dictait de sa couche, à plusieurs secrétaires, des mémoires où règne la fraicheur de ses plus précoces compositions. Il retrouvait toute son ardeur de vingt ans, lorsqu'on agitait devant lui les grandes questions pour lesquelles son cœur a toujours battu, comme l'indépendance de l'Église, la prospérité de sa chère famille de saint Dominique.

Pendant ces derniers mois, les témoignages de sympathies illustres lui furent prodigués. Il fut surtout visité par M. de Montalembert, cet ami de toute sa vie, de qui il aimait à dire, il y a trente ans : « Ce jeune homme sera toujours pur comme les lacs de la Suisse et célèbre comme eux. »

Le dévouement, la science, la piété rivalisèrent d'inutiles efforts pour

prolonger cette précieuse existence. Les élèves de l'école donnèrent le touchant et si rare exemple de concerter entre eux une neuvaine de prières, déléguant chaque jour deux des leurs pour implorer, par une communion, la conservation de leur père bien-aimé.

Ce grand homme a vu venir sa fin avec un calme parfait. Sa dernière lettre au R. P. général est un monument de délicatesse et de résignation. On lui proposa, dit-on, de lui procurer, même au plus haut prix, les soins d'une des premières célébrités médicales. « Non, répondit-il, est-ce la peine de payer si cher quelques instants ajoutés à la vie d'un pauvre moine..... » Tel était son amour pour la pauvreté qui respire aussi dans toute sa cellule modeste et austère comme celle du dernier religieux.

« Il semble, disait-il, qu'un homme

n'a pas fourni toute sa carrière à cinquante-neuf ans; mais la Providence en ordonne ainsi de moi, il faut que je retourne à Dieu. » La force de cette résignation parut dans le soin qu'il prit de sa sépulture; il en désigna le lieu. « Vous y préparerez un caveau pour deux, disait-il à son ami privilégié; là nous serons bien. » Il défendit d'embaumer son corps et refusa par humilité de donner son cœur à l'une des maisons de son ordre qui sollicitait ce trésor.

Le 6 novembre, le vénéré malade reçut des mains du R. P. Mourey, sous-directeur de Sorèze, les derniers sacrements qu'il avait lui-même demandés. Après cela, calme au milieu des larmes de tous, il recommanda à ses religieux la fidélité aux saintes règles; il bénit tous ses enfants et voulut embrasser les élèves de l'*institut* de l'école, en disant à chacun : « Adieu, mon ami, adieu; c'est pour

la dernière fois. » Son domestique eut un souvenir particulier : « Je vous recommande Louis, dit-il au R. P. Mourey ; ayez toujours soin de lui en mémoire de moi. » Quelques jours après, comme on lui demandait s'il ne souhaiterait pas recevoir une nouvelle absolution, il répondit : « Pourquoi donc?.... On ne doit pas distribuer mal à propos les divins sacrements, ma conscience est tranquille ; j'ai bien eu à lutter contre de misérables retours de vaine gloire, mais j'ai la confiance de n'avoir voulu que l'honneur de Jésus-Christ et de son Église. Quant à ma foi, ajoutait-il, malgré mes opinions politiques, je l'ai toujours soumise aux dogmes catholiques. »

Depuis plusieurs semaines, le saint sacrifice était célébré dans sa chambre, et il recevait chaque jour le corps de ce divin Maître, qu'il avait passionnément aimé, et dont le seul

nom fit tant de fois palpiter sa grande âme dans les chaires de Notre-Dame de Paris et de Saint-Etienne de Toulouse.

Depuis le vendredi jusqu'au dimanche, il demeura absorbé dans un mystérieux silence, et comme on lui demandait si, malgré sa souffrance, il pouvait prier Dieu : « Non, répondit-il, mais je le regarde. »

Le dimanche dans la soirée, un mieux inattendu s'était fait sentir; l'espoir venait de nouveau se mêler à la crainte ; on comptait sur le Dieu de l'Eucharistie, dont l'illustre malade aimait à s'entretenir avec autant de charme que de piété ; mais ce Dieu que l'illustre orateur avait souvent révélé à la foule par sa parole, appelait à la contemplation de la vérité éternelle, l'intelligence qui l'avait si bien pressentie ici-bas. Le jeudi soir 21, jour de la Présentation de la Sainte Vierge, le R. P. Lacordaire

s'endormait paisiblement sur sa couche de souffrances, pour se réveiller dans le sein de celui qui est la vie universelle et infinie.

Il n'y a guère plus d'un an, nous avions vu l'éloquent dominicain faisant les honneurs de l'école de Sorèze, et malgré sa maladie, nous retrouvions encore en lui cette puissance de regard et cette expression de l'âme répandue sur la physionomie, qui ajoutait une si grande puissance à la magie de sa parole. Nous venons de contempler maintenant la tête de l'illustre orateur, *telle que la mort nous l'a faite*. Dieu! qu'est-ce donc que la gloire, même celle de la parole, puisqu'elle doit finir ainsi.

La dépouille du R. P. Lacordaire est demeurée près de huit jours exposée dans la chapelle des sœurs de l'École. Elle n'a pas cessé un instant d'être visitée par les habitants de Sorèze et par ceux des petites villes

voisines ; on évalue à trois cents par jour environ le nombre des personnes qui se sont succédées dans ce pieux pèlerinage. Il faut remonter vers des âges de foi pour y retrouver le spectacle qui s'est produit, pendant une semaine, auprès de ces restes vénérés. On a été contraint de laisser ses pieds découverts pendant trois jours, pour satisfaire au pieux désir de la foule qui voulait les baiser, et plusieurs religieux ont été occupés à faire toucher à sa dépouille une énorme quantité de bagues, médailles ou chapelets.

Mais c'est surtout la veille et le jour même des obsèques que la foule s'est précipitée sous les murs de cette École, riche maintenant d'un nouveau souvenir.

Le matin du jeudi 28, avant le commencement de la cérémonie, toutes les routes aboutissant à Sorèze étaient encombrées de voitures publiques et

particulières, de véhicules de toutes sortes où s'étaient entassés pèle-mèle d'innombrables voyageurs. Les piétons affluaient aussi à une distance assez rapprochée de Sorèze, et au moment fixé pour les funérailles, la ville avait plus que doublé le nombre de ses habitants. A dix heures, le cortége a commencé à défiler. Derrière la croix paroissiale venaient d'abord les jeunes filles appartenant aux classes dirigées par les Sœurs, habillées de blanc ; les élèves des Ecoles des Frères ; plusieurs sociétés; la musique de l'Ecole, qui faisait entendre sur son passage des symphonies funèbres ; une députation du collége d'Oullins; les élèves de l'Ecole de Sorèze ; l'Académie de législation, de Toulouse, et l'Académie de Castres, auxquelles appartenait le R. P. Lacordaire ; la croix de l'ordre de Saint-Dominique, les religieux non prêtres ; les prêtres en surplis, qui

étaient bien au moins deux cents venus des diocèses de Toulouse, d'Albi, de Carcassonne, d'Agen, etc.; les chefs d'ordre; les religieux prêtres, parmi lesquels étaient représentés tous les couvents des dominicains de France; les religieux prélats, dans les rangs desquels nous avons remarqué le R. P. Saudreau, nouveau provincial des Dominicains; le R. P. Danzas, ancien provincial; les RR. PP. Souaillard, Chocarne, etc. — Après les religieux, venait un très grand nombre de chanoines en habit de chœur, appartenant en grande partie au diocèse d'Albi et à ceux de Toulouse, de Carcassonne, d'Agen, etc. Le cercueil suivait immédiatement, et derrière le cercueil, en habits pontificaux, entouré de ses assistants, Mgr l'Archevêque de Toulouse officiant, à qui Mgr de Jerphanion, empêché par une regrettable indisposition, avait délégué ses pouvoirs. Après

Mgr l'Archevêque de Toulouse, venaient les parents et amis du R. P. Lacordaire, les anciens élèves, les actionnaires de l'école, le corps professoral, le conseil municipal, les ecclésiastiques en noir et une nombreuse députation de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Le cortége, après avoir passé sous les murs de l'école, est entré dans la ville, et après un parcours assez long, a pénétré dans l'église paroissiale, où un très grand nombre d'assistants n'a pu cependant trouver place; Mgr l'archevêque de Toulouse a chanté solennellement la grand'messe; à l'offertoire, nous avons eu le plaisir d'entendre exécuter une œuvre musicale vraiment religieuse, et qui par son caractère répondait très bien au sentiment de tristesse répandu dans l'auditoire.

Après la messe, Mgr de la Bouillerie est monté en chaire, et a pris pour

texte ces paroles : *Sicut aquila provocans pullos suos ad volandum.....* Cette allocution où se retrouvait l'âme tout entière de l'illustre prélat, a été écoutée avec une religieuse attention. La physionomie de l'auditoire, du reste, a été telle pendant toute la durée de la cérémonie.

Nous n'analyserons pas le discours prononcé par Mgr de la Bouillerie, on nous assure qu'il se propose de le publier, et nous ne voulons pas déflorer aux yeux de nos lecteurs, une œuvre qu'ils voudront connaître et apprécier dans tout son éclat.

Mgr de Toulouse a ensuite récité les prières de l'Eglise, et une partie seulement du cortége a pu accompagner les restes vénérés du R. P. Lacordaire, jusqu'à la chapelle du collége qui sera sa dernière demeure. Il dormira dans son éternel sommeil sous les dalles du sanctuaire, au pied duquel viennent tous les jours

s'agenouiller ceux qui furent ses élèves à Sorèze, et sur sa tombe passeront souvent quelques-uns d'entre eux, pour monter à l'autel ; il repose à la droite du sanctuaire, du côté de l'épître, là même d'où tant de fois sa parole était tombée sur des âmes avides de l'entendre !

O père ! nous vous disons notre dernier adieu, et nous puisons auprès de votre tombe un enseignement destiné à compléter ceux que vous nous aviez donnés ! Lorsque vous viviez parmi nous, nous admirions votre parole et la puissance de vérité qui descend du sein de Dieu dans l'âme d'un mortel ; l'orateur était si grand, qu'il faisait disparaître tout le reste ; aujourd'hui, si votre parole se tait, ce sont vos œuvres qui vivent ; et c'est leur souvenir qui nous console tous, sur la destinée éternellement heureuse de celui qui nous a quittés.

ŒUVRE DE PROPAGANDE CATHOLIQUE.

Dans un temps où la propagande révolutionnaire et protestante ravage l'Europe entière, nous sommes heureux de pouvoir signaler une œuvre capable de lutter contre de si pernicieuses influences.

La Bibliothèque de l'hôpital militaire de Toulouse, dans ses cinquante petits volumes, renferme de véritables trésors. Exiguïté du format, modicité à peine croyable du prix, variété des sujets, solidité de la doctrine, clarté, intérêt agréablement ménagé des traits historiques, forme gracieuse du volume, attrait des gravures, tout contribue à rendre cette collection aussi attrayante pour ceux à qui elle est destinée qu'elle peut leur être utile. De tels avantages réunis peuvent seuls expliquer les hautes approbations et le prodigieux succès qu'elle obtient. Plus de *onze cent mille* exemplaires ont été écoulés en trois années.

Nous voudrions rapporter la liste entière de ces charmants ouvrages. Citons, entre tous les autres : le ***Traité du Dimanche,*** celui du ***Blasphème,*** de la ***Vertu angélique,*** les ***Vies de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de saint Joseph,*** les ***Trente-une lectures sur le Sacré-Cœur,*** le ***Traité de la patience***, le ***Pieux commerce des vivants avec les morts***, la ***Communion***, la ***Confession,*** le ***Mois de Marie des Familles***, les ***Papes,*** les ***Prêtres,*** etc , etc. (*)

(*) Voir le catalogue complet sur la couverture.

M. le directeur se fait un plaisir d'adresser *franco* son catalogue à qui le lui demande. Les amis du bien feront vraiment une œuvre utile en s'employant à répandre ces petites publications, dans lesquelles chaque page porte son coup. En fait de propagande, il faut l'avouer, les méchants sont encore nos maîtres et nos modèles : quel zèle, quel affreux génie, quelle infernale générosité! Les enfants de ténèbres seront-ils donc toujours mieux avisés que les enfants de lumière?...

Propager les bonnes doctrines est aujourd'hui non seulement un intérêt religieux, mais un intérêt d'ordre social et de conservation personnelle : c'est opposer la digue la plus puissante au torrent des révolutions et au débordement de l'esprit du mal.

Comme nous venons de le dire, la Bibliothèque de Propagande de Toulouse se compose de cinquante-deux volumes. Ils se vendent isolément 10 cent. ou 10 fr. le 100. — Tout est expédié *franco* par la poste à domicile, sans augmentation de prix. — On accorde de larges primes à ceux qui demandent *mille* volumes, comme il arrive fréquemment. — On paie en timbres-poste. On peut s'adresser à M. l'abbé Albouy, à l'hôpital militaire de Toulouse.

(Extrait du Journal *Le Monde.*)

Toulouse. — Typ. J. PRADEL et BLANC, pl. de la Trinité, 12.